

L'INFINITIF DANS LE DIALECTE GREC DU PONT EUXIN

1. INTRODUCTION

La disparition de l'infinitif, en tant qu'élément fonctionnel grammatical, de la langue grecque moderne commence trop tôt et elle a continué d'un pas très lent : tandis que les premiers indices de sa perte apparaissent précocement à l'époque alexandrine, nous trouvons de preuves indiscutables de sa présence dans les textes du XV^e siècle¹. Cette disparition a été interprétée par les chercheurs du siècle dernier de diverses façons. Elle a été attribuée avant tout à des influences des nos peuples voisins : C'est ainsi que Fallmerayer, comme il est connu, l'a attribuée à l'influence slave², Miklosich à l'influence albanaise³, tandis que W. Meyer a recherché comme plus probable l'influence illyrienne : "Mais ce qui est très curieux, écrit-il, c'est que les autres langues indo-européennes de la péninsule des Balkans montrent le même phénomène : elles ne possèdent plus l'infinitif ; le bulgare, l'albanais, le roumain, et, jusqu'à un certain point, les patois italiens de l'Apulie sont dans ce cas. Cette coïncidence ne peut pas être fortuite ; mais, à l'heure qu'il est, on ne peut pas encore dire, si le point de départ doit être cherché chez les Grecs ou, ce qui est peut-être plus probable, chez les Illyriens"⁴. Cependant, l'explication, justement prévalue, de cette disparition a été basée sur l'étude des traits linguistiques du grec propre. Il l'a formulée, déjà au bout du siècle dernier, d'une façon sommaire, D. Hesseling : "L'histoire de l'infinitif pendant tant de siècles nous donne l'exemple du retour d'une forme grammaticale à un état antérieur ; de substantif que cette forme était à son origine, elle est redevenue substantif ; ce n'est que sous cette forme qu'elle vit encore de nos jours. Ce qui reste de

1. Cf. P. Burguière, *Histoire de l'infinitif en grec*, Paris 1960 (Klincksieck), p. 198 : "Condamné dès le moment où d'autres tournures le remplaçaient avantageusement, l'infinitif a néanmoins mis des siècles à mourir tout à fait, c'est-à-dire à disparaître des textes".

2. Ph. Fallmerayer, *Fragmente aus dem Orient*, Leipzig 1845, vol. 2, p. 451 sv. Là (p. 452), il a écrit bien caractéristiquement : "Eine Sprache ohne Infinitiv ist nicht viel besser als ein menschlicher Körper ohne Hand" (Une langue sans infinitif est pareille à un corps humain sans main).

3. F. Miklosich, *Die slavischen Elemente im Neugriechischen*, Wien 1870, pp. 534-535.

4. W. Meyer, *Simon Portius, Grammatica linguae graecae vulgaris*, Paris 1889, p. 185. Contrairement, K. Sandfeld (*Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*, Paris 1930, p. 175) a accepté que c'est le grec (qui à partir de l'époque des évangiles a commencé à analyser l'infinitif) qui a influencé les langues balkaniques pour que ces dernières perdent l'infinitif.

l'emploi verbal de l'infinitif est tellement vague et indistinct que le peuple n'en a plus aucun sentiment. Le développement extraordinaire de l'infinitif substantif, développement que l'article rendait possible, a été une des principales causes de l'extinction de cette catégorie grammaticale: du moment que, d'après les habitudes même de l'ancienne syntaxe, l'infinitif devenait substantif avec la facilité que nous avons constatée à plusieurs reprises, il cessait par cela même de remplir ses fonctions verbales d'infinitif. D'autre part, une tendance à la clarté explique comment et pourquoi la langue s'est débarrassée de la construction de l'accusatif avec l'infinitif, d'abord et surtout dans les phrases à deux sujets logiques"⁵. W. Meyer, d'autre part, accentue la tendance générale des langues modernes de s'éloigner de l'utilisation de l'infinitif. "Toutes les langues modernes ont une tendance à restreindre les fonctions de l'infinitif", écrit-il d'une manière épigrammatique⁶, et il constate des exemples, cités par Mavrophrydès, que pendant l'époque du Nouveau Testament l'analyse de l'ancien infinitif (des phrases du type: θέλω ἵνα ἔλθω, δύναμαι ἵνα λέγω, ἀρκετὸν τῷ μαθητῇ ἵνα γένηται ὡς ὁ διδάσκαλος, ποιήσω αὐτοὺς ἵνα ἤξωσι καὶ προσκυνήσωσι, etc.) "était sinon la seule, du moins la plus usitée"⁷. Les explications modernes simplement soulignent les points communs entre l'infinitif et le subjonctif ainsi que leurs influences réciproques, ce qui a mené finalement même à la substitution de l'infinitif par le subjonctif, pour des raisons d'aisance à l'usage et de souplesse au langage. Comme l'exprime épigrammatiquement P. Burguière, "le subjonctif était plus commode à manier que l'archaïque infinitif: aussi l'a-t-il emporté dans le langage parlé"⁸.

La disparition et l'absence de l'infinitif du grec moderne ont toujours été considérées comme un élément sérieux où celui-ci est inférieur du grec ancien. Quelques témoignages, recueillis plutôt à titre provisoire, le confirment: "si tu donnes l'infinitif à mon langage, tu auras sous les yeux la promesse" [qu'il pourra écrire dans la langue d'Epictète], écrit Néoph. Doucas⁹; "[...]

5. D. Hesseling, "Essai historique sur l'infinitif grec", *Études de philologie néo-grecque...* publiées par J. Psichari, Paris 1892 (E. Bouillon), pp. 42-43. Encore plus anciennement, en 1878, Georgius Constantinides (Macedo) dans sa dissertation intitulée *De infinitivi linguae graecae vulgaris forma et usu*, Srasbourg 1878, a écrit (en grec ancien): «τὸ δὲ φαινόμενον τοῦτο [=«ἡ ἀνάλυσις ἢ περίφρασις τῆς τελικῆς ἀπαρεμφάτου... καὶ ὁ ἵνα ἐν ταῖς ἀναλύσεσιν»], ἀρχαιότατα ἐν τῇ ἑλληνικῇ γλώσσῃ ἐπελθόν, ἐξ αὐτῆς δὴπου καὶ τὴν ἀρχὴν εἴληφεν, οὐδ' ἀποδιδοίη τις ἂν δικαίως αὐτὸ ὀθνεῖα τινί, οἷον ἀραμαϊκῇ, ἐπιρροίῳ».

6. W. Meyer, *op. cit.*, p. 184.

7. W. Meyer, *ibid.*

8. P. Burguière, *ibid.*

9. N. Doucas, *Ἡ κατ' ἐπιτομὴν γραμματικὴ Τερψιθέα* [*Précis de la grammaire Terpsithéa*], Vienne 1812, 3^e éd., p. 17.

nous avons employé quelque part l'infinitif. Mais, en reconnaissant que l'usage de ceci plus habituel [...] devient désagréable à notre oreille insolite [...]", Kl. Ragavis¹⁰; "Nous n'intruisons pas les infinitifs verbaux [...], parce que nous désirons que notre langue écrite ne fasse pas de sauts plus longs d'eux que permet le sentiment linguistique national", G. Mistriotis¹¹. Et, à une époque plus moderne, A. Tzartanos: "Le fait que notre langue moderne n'a pas d'infinitif en usage général, comme l'avait la langue ancienne et commel'ont toutes les langues européennes contemporaines, constitue un désavantage important de sa part. Son manque est très sensible en particulier quand on a à traiter des sujets un peu scientifiques"¹².

Et exactement pour la reconstitution de l'infinitif au grec moderne, d'après les conseils de plusieurs philhellènes, ont été faits dans le passé beaucoup d'efforts qui, naturellement, n'ont abouti nulle part. Parce que, d'une part, l'infinitif n'est pas l'élément indispensable dans la langue pour que la pensée humaine soit exprimée avec plénitude (d'ailleurs le fait de sa disparition le prouve); et d'autre part, ce qui a été perdu d'une façon, on pourrait dire, naturelle, il n'est pas possible d'être reconstitué par une intervention extérieure. C'est pourquoi tous les efforts relatifs n'avaient pas de caractère sérieux et ils ont resté au stade "des efforts de cabinet". A titre d'exemple, on peut citer l'affirmation du linguiste distingué J. Jolly que "l'infinitif n'a pas disparu de la langue populaire"¹³, qui réfère comme un document le passage suivant extrait du journal *Κλειώ*, dans la langue, comme dit-il, tout à fait populaire: «'Αλλ' ὁμως ἔδει ὑπέικειν ἀνωτέρῳ βουλῆ». Cependant, il lui a justement été remarqué que "dans toute cette phrase, il n'y a que deux formes qui ne soient pas inconnues à la langue du peuple: ce sont les mots ἀλλὰ et ὁμως; et encore, le dernier seul semble-t-il reposer sur une transmission directe. C'est μὰ qui est la vraie forme moderne"¹⁴. (Ici aurait son importance et sa place une bonne remarque de Jean Psichari qui a justement écrit: "Des esprits mal informés nous apprennent que la langue écrite en Grèce est demeurée semblable au grec ancien, puisque les livres en cette langue y sont lus et compris. Cet argument spécieux trouble quelques rares Parisiens qui s'imaginent alors que Platon tient toujours ses tablettes de cire. C'est une légende qu'il faut détruire rapidement"¹⁵.

10. Kl. Ragavis, *Θεοδώρα, ποίημα δραματικόν* [Théodora, poème dramatique], Leipzig 1884, p. 7 (introd.).

11. G. Mistriotis, *Ρητορικοί λόγοι* [Discours rhétoriques], vol. 4^e, Athènes 1910, p. 59.

12. A. Tzartanos, *Νεοελληνική σύνταξις (τῆς κοινῆς δημοτικῆς)* [Syntaxe néohellénique (de la démotiki commune)], 2^e éd., vol. 1^{er}, Athènes 1946 (éd. O.E.S.B.), p. 382.

13. J. Jolly, *Geschichte des Infinitivs im Indogermanischen*, München 1873, p. 228.

14. D. Hesseling, *op. cit.*, p. 44.

15. J. Psichari, *Autour de la Grèce*, Paris 1895 (éd. Calmann Lévy), p. 211.

De la part grecque, les efforts pour une considération de l'infinitif comme un élément grammatical vivant ou même les efforts pour sa reviviscence ont visé à des buts plus concrets: la survivance ou reviviscence d'un tellement particulier type grammatical du grec ancien dans le grec moderne donnait l'argument linguistique le plus fort à la grande lutte qu'avaient entreprise nos savants pour repousser et abattre la fameuse théorie de Ph. Fallmerayer par rapport à l'origine des Grecs¹⁶. La recherche et le décellement des types et phénomènes grammaticaux communs entre le grec ancien et le grec moderne ont été considérés par les chercheurs plus vieux comme une méthode sûre et efficace pour démontrer la continuité historique de la langue et, par cela, pour réfuter l'accusation grave de la discontinuité de l'hellénisme. Il est important le fait que cet effort n'a jamais cessé jusqu'à nos jours et nous pouvons constater chaque fois son retentissement: "Même ces infinitifs, écrit G. Soumélidès, sont des témoignages irrésistibles de la continuité vivante du grec primitif au Pont Euxin"¹⁷. Et, bien entendu, on ne pouvait espérer un argument meilleur que la présence dans un dialecte néo-grec, maintenu seulement par la tradition orale, d'un phénomène grammatical si rare comme c'est l'infinitif. Parce que deux éléments comme ceux que nous venons de citer ci-dessus, c'est-à-dire, d'une part, le caractère particulier de l'infinitif dans le grec postérieur et, d'autre part, la qualité de la singularité de sa survie, encadrés surtout dans les limites de l'engagement de soi-même de la recherche scientifique antérieure (réfutation de la théorie de Fallmerayer), semblent qu'ils lui aient donné une force probante invincible.

2. LES TYPES DES INFINITIFS

2. 1. *La forme grammaticale*

Il est soutenu que de l'infinitif est usité dans le dialecte du Pont Euxin seulement le passé qui remplace même le présent et il a les terminaisons suivantes¹⁸:

16. Je pourrais exprimer ici ma conviction absolue que cette théorie a fait mal aux affaires grecques et aux études grecques non pas par son bien-fondé, mais parce qu'elle avait comme conséquence de se rétrécir les horizons de l'étude scientifique presque dans tous les domaines. C'est pourquoi aujourd'hui, et bien sûr beaucoup de temps encore, nous éprouvons cette contrainte.

17. G. Soumélidès, «Τὸ ἀπαρέμφατον εἰς τὸ ἰδίωμα τοῦ Πόντου» [*"L'infinitif dans le dialecte de Pontos"*], *Ποντιακή Ἑστία*, fascicule 5/6 (1954) 2622.

18. Voir en détail M. Deffner, "Die Infinitive in den pontischen Dialecten und die zusammengesetzten im Neugriechischen," *Monatsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Berlin 1878, p. 193 sv., et plus systématiquement D. Oecono-

-σ(ει)ναι: δώσιναι et δώσ'ναι, ἀγαπέσειναι et ἀγαπέσ'ναι, κλάψ'ναι, βρέξ'ναι, καλέσ'ναι, τιμέσ'ναι, etc. Ce type provient de l'ancien futur (-σειν), qui a perdu sa signification originale et a été utilisé comme passé, mais lorsque, par rapport au passé passif (-θηναι), a pris la désinence -αι.

-εῖναι: εἰπέιναι, μαθεῖναι, ἀποθανεῖναι, ἰδεῖναι, ἐρθεῖναι, παθεῖναι, φαεῖναι, etc. Celui-ci provient de l'ancien aoriste fort ou aoriste second (-εῖν), étendu, lui aussi, comme ci-dessus.

-θηναι ou -θη'ν: ἀγαπεθη'ναι et ἀγαπεθη'ν', μαραθη'ναι et μαραθη'ν', κοιμηθη'ναι, σ'κωθη'ναι, σταθη'ναι, etc.

Il n'y a pas d'unanimité sur la forme de cette désinence. D. Oeconomidès la cite seulement sous la première forme (-θηναι), tandis que A. A. Papadopoulos réfère même la deuxième.

-τῆναι: σωρευτῆναι, ἀλειφτῆναι, τριφτῆναι, ἀκουστῆναι. Seul D. Oeconomidès réfère cette désinence.

-ῆναι: ἀλλαῆναι, σπαῆναι (<σφαγῆναι), κατεβῆναι, ἀνεβῆναι (ἀνηβῆναι, Oeconomidès), etc. Il est évident que les trois dernières désinences appartiennent au passé passif qui maintient les anciennes désinences.

On mentionne en plus les formes -ᾶ'ναι de la région de Chaldie (Χαλδία) (ἐρθᾶ'ναι, εὐρά'ναι, ἰδᾶ'ναι) et les parallèles -έναι de Saracho (Σαράχο) (ἐρθέναι, εὐρέναι, ἰδέναι) de l'aoriste actif sans s (ἄσιγμος). D. Oeconomidès qui les réfère (p. 272) les écrit -ᾶ'νε et -ένε, et les attribue à la liaison: «Celles-ci sont provenues en liaison dans des propositions ayant comme sujet ou objet de l'infinitif les enclitiques ἔμε, ἔσε, ἔμας, ἔσας dont l'ε initial, détaché, a été uni à l'infinitif, p.ex. πρὶν ἐρθᾶ'ν ἔμε > πρὶν ἐρθᾶ'νε με» et les pareils. On réfère également qu'à Ofis et Saracho, quelquefois à Trébizonde et Chaldie, l'infinitif a devenu conjugable à toutes les personnes du singulier et du pluriel: χτὲς τῆ νύχτα ἔλεπενετε περπατέσειναι; εἶχες ἀγκαλαῖσθη'νες ἄτοναν, etc. Enfin, sont cités par D. Oeconomidès les présents (servis des passés): φέρ'ναι, θελεῖναι, ἐξερεῖναι (ἐξέρω=je sais), πάειναι (ὑπάγειν), κλαίειναι, λείειναι, εὐρηκεῖναι¹⁹.

2.2. La syntaxe

Deffner part d'un vaste tableau de catégories sémantiques verbales dont l'infinitif dépend en pontique (p.ex. ἐπορῶ, θέλω, ἀγαπῶ, παρακαλῶ, ἐγροῖ-

midès, *Γραμματικὴ τῆς ἑλληνικῆς διαλέκτου τοῦ Πόντου* [Grammaire du dialecte grec de Pontos] (éd. de l'Académie d'Athènes), Athènes 1958, pp. 271-273 et A. A. Papadopoulos, *Ἱστορικὴ Γραμματικὴ τῆς ποντικῆς διαλέκτου* [Grammaire historique du dialecte de Pontos], Athènes 1955, pp. 84-87 et 98.

19. D. Oeconomidès, *op. cit.*, p. 271 d'après son habitude les écrit par -ε: φέρ'ν-ε, θελεῖν-ε, εὐρηκεῖν-ε.

κῶ, δίγω, ἐντρέπουμει, ἀνασπάλλω, μαθάνω, λέγω, ἐτοιμάσκουμει, etc.)²⁰. Une, très importante à mon avis, remarque concerne le temps du verbe dont l'infinitif dépend: toujours un temps indiquant le passé ("historique"), d'un pourcentage le plus grand aux exemples cités (50%) aoriste (passé), et y suivent: l'imparfait (26%), conditionnel (14%) et plus-que-parfait (6%). Aux énoncés où l'infinitif signifie le but²¹, la fréquence est: aoriste 75%, imparfait 6% et plus-que-parfait 19%. Enfin, dans quelques phrases de significations diverses (malédiction, effet, etc.)²²: aoriste 50%, imparfait 33% et plus-que-parfait 16%. C'est-à-dire qu'il existe une préférence absolue aux temps "historiques" (du passé), par une supériorité entre eux de l'aoriste. Cette limitation a provoqué, trop tôt, des doutes. Déjà en 1892, D. Hesselting remarque justement: "Nous devons ces renseignements à M. Deffner; il n'y a aucune raison de ne pas croire qu'ils soient exacts. On peut avoir des doutes seulement sur quelques détails: ainsi, on se demande s'il est bien avéré qu'une grande partie de ces verbes ne soient suivis de l'infinitif que quand ils sont à l'imparfait, à l'aoriste et au conditionnel"²³. En effet, il est difficile d'accepter qu'il est possible de dire ἐπόρν'α σταθῆναι (à l'imparfait) mais non (θὰ) ἐπορῶ σταθῆναι (au présent ou au futur), ou encore ἐπόρεσα τραβωδέσ'ναι (à l'aoriste) mais non (θὰ) ἐπορῶ τραβωδέσ'ναι, etc. Il est, cela, un élément qu'on pourrait appeler schématique et, disons-le, artificiel. La même remarque peut se faire même du fait que la négation quelquefois est considérée comme indispensable pour être dépendu un infinitif: κ' ἐπόρν'α σταθῆναι, κ' ἐπόρεσετε σύρ'ναι, etc.²⁴. Enfin, assez d'exemples semblent tout à fait inacceptables, malgré la bonne volonté qu'on dispose, comme εἶχαμε ἀφήσ'ναμ' ἀτ'ς πάειναι Trébizonde²⁵, ὁ κύρη σ' νὰ ἔλεγε σε φέρ'νες ἀτον τιθέν, θὰ ἔτρεχε Trébizonde²⁶, νὰ εἶχε εὐρηκεῖναι τὸν κύρη σ', εἶχε ἀγκαλᾶστηνες ἀτον(αν) Trébizonde²⁷, νὰ εἶχεν γυναῖκαν, κ' εἶχεν ἀφήσ'νεν ἀτεν(αν) Trébizonde²⁸, νὰ μὴ ἔσανε τὰ παιδιά 'μου ἀδά, εἶχαμε ἀραέψ'ναμ' ἀτα Trébizonde²⁹ (parce

20. M. Deffner, *op. cit.*, pp. 210-219.

21. M. Deffner, *op. cit.*, pp. 219-222.

22. M. Deffner, *op. cit.*, pp. 222-223.

23. D. Hesselting, *op. cit.*, p. 42. Cf. R. M. Dawkins, "Notes on the study of the Modern Greek of Pontos", *Byzantion* 6 (1931) 394, où, en s'appuyant sur le matériel donné par Deffner, il qualifie cet usage comme curieux: "the curious uses of odd forms of the infinitive".

24. M. Deffner, *op. cit.*, pp. 210-211.

25. M. Deffner, *op. cit.*, p. 213.

26. M. Deffner, *op. cit.*, p. 217.

27. M. Deffner, *op. cit.*, p. 209.

28. M. Deffner, *ibid.*

29. M. Deffner, *ibid.*

que là l'infinitif est considéré en général comme inconjugable), ou κ' ἐκάτσα-νε συντξέσ'ναι Trébizonde³⁰ (parce que l'infinitif il faudrait être formé συν-τξέψ'ναι), ou encore ἐδύρμένεψες τὸ παιδί σ' ποίσ'ναι Trébizonde³¹ (là aussi il faudrait avoir ποισεῖναι³²), etc. [En tout cas, il est caractéristique que, même dans cette orthodoxie extrême d'infinitif, quelquefois échappent certaines énonciations régulières: θὰ ἐστειλ'νες με ἴς σὴν θάλασσαν νὰ λούσκουμαι Trébizonde³³ (subjonctif au lieu de l'infinitif λουστῆναι) ou ἐγὼ κ' ἐθέλεσα ν' ἀκού' ἄτον Trébizonde³⁴ (là aussi, subjonctif au lieu de l'infinitif ἀκούσ'ναι)].

Les chercheurs postérieurs, sans qu'ils soient éloignés fondamentalement de ce qu'a tracé Deffner, ont avancé sur deux points: ils ont resserré, d'abord, l'usage de l'infinitif seulement après les verbes de volonté et de puissance³⁵; et, puis, ils ont prolongé l'usage de l'infinitif à deux cas encore: après πρὶν (et πριχοῦν), et au lieu de l'impératif: πριχοῦν ἐλθεῖναι ἀτός, ἐκεῖνος ἔφυγεν ἔμαθα ἐγὼ νὰ πλέκω, μαθέσ'ναι καὶ σύ³⁶.

Indépendamment de toute question d'authenticité des formes grammaticales prises pour des infinitifs—question qu'on discute ensuite—, on est obligé d'observer qu'en ce qui concerne l'origine de l'infinitif de Pont Euxin on est dérangé de l'absence d'une certaine conséquence linguistique. Certes, il est connu que l'évolution des langues nous a accoutumé à plusieurs inconséquences, parce que les langues n'évoluent pas par une suite logique. Cependant, on peut en général constater, même dans les inconséquences, quelque enchaînement, une cohérence, une corrélation, enfin quelque chose indiquant que ceci provient de cela en tant que produit d'évolution historique. Néanmoins en cas de l'infinitif pontique quelle est en effet l'image présentée? "D'habitude, écrit A. A. Papadopoulos, c'est usité l'aoriste de l'infinitif remplaçant, au point de vue sémantique, même le présent [...] L'aoriste actif a l'origine double. L'un est l'ancien aoriste second, l'autre, le plus usuel, est l'ancien futur qui a rejeté sa signification originale, a pris l'usage d'aoriste et a étendu d'-αι par rapport à l'aoriste passif"³⁷. A cette interprétation on peut opposer les deux réserves suivantes: 1^o Nous avons ici, d'après ci-dessus, un aoriste remplaçant même le présent. Cependant, d'une part, il existe la possibilité grammaticale d'y avoir un présent, parce que ce temps-là s'employait depuis l'anti-

30. M. Deffner, *op. cit.*, p. 222; cf. même p. 204.

31. M. Deffner, *op. cit.*, p. 217.

32. Comme d'ailleurs il est référé plus tard; cf. G. Soumélidès, *op. cit.*, p. 2621.

33. M. Deffner, *op. cit.*, p. 211.

34. M. Deffner, *op. cit.*, p. 220.

35. Cf. D. Oeconomidès, *op. cit.*, p. 271, G. Soumélidès, *ibid.*

36. G. Soumélidès, *op. cit.*, p. 2622. Cf. même D. Oeconomidès, *op. cit.*, p. 272.

37. A. A. Papadopoulos, *op. cit.*, pp. 84-85.

quité et, d'autre part, parce que sont transmis des types rares de présent pontique, comme ἀγαπᾶναι et εὐρηκεῖναι (de εὐρήκω); c'est-à-dire, ce temps-ci, le présent, existe du point de vue syntactique au pontique. Par conséquent, comment est-il possible de se perdre l'ancien présent (un temps fréquemment employé), et donc d'être nécessaire de se remplacer par l'aoriste? En ce cas une explication est possible: qu'il y a eu une époque longue, où le présent de l'infinitif a cessé, pour des raisons inconnues, d'être employé, mais plus tard a de nouveau été retiré à l'usage quotidien, et alors, puisqu'il a été oublié en qualité de type grammatical, il a été remplacé par l'aoriste. Cependant, il est évident qu'une telle possibilité n'est pas discutabile parce que, spécialement en tant que l'infinitif présent (le temps d'infinitif usité le plus souvent) ni s'est passée ni pouvait être passée. 2^o Ensuite, en ce qui concerne la double origine de l'aoriste: l'un provient de l'ancien aoriste fort: ἀποθανεῖν-αι, καμῖν-αι, μαθεῖν-αι, παθεῖν-αι, etc. Admettons-le. Mais l'autre, "même le plus usuel", a son origine de l'ancien futur qui subit certaines transformations: a) il perd sa signification future; b) il accepte une signification de l'aoriste et c) il prend la désinence de l'aoriste passif: ancien futur ἀγαπήσειν + désinence pass. -αι > ἀγαπέσειναι ou ἀγαπέσ'ναι aoriste, βρέξειν + -αι > βρέξειναι ou βρέξ'ναι, κλάψειν + -αι > κλάψειναι ou κλάψ'ναι, etc. Un futur pourrait, bien entendu, prendre un sens de présent, et contrairement; on connaît de pareils cas, même dans d'autres langues comme en grec. Mais le fait qu'un temps qui signifie une action se référant au futur devienne finalement un temps signifiant le passé, cela est bien difficile, sinon impossible, d'être croyable. Surtout, quand n'est renforcé par aucun témoignage.

Ces remarques constituent des raisons d'une contestation "en principe" de l'infinitif à la forme et à l'usage du pontique. C'est-à-dire qu'une première approche montre qu', en ce qui concerne l'infinitif pontique, on trouve d'être parfaitement absente, on pourrait la nommer, une conséquence linguistique, un fait qui conduit à l'adoption d'une attitude réservée devant lui, toujours en principe. (Bien sûr, si la réalité linguistique, en soi-même, était telle que l'ont présentée Deffner et ses successeurs, c'est-à-dire si elle était incontestable, alors même les réserves ci-dessus resteraient tout simplement au stade de nos doutes par rapport à la manière dont les significations et les formes de certains temps de l'infinitif ont évolué. Pourtant, en les combinant à la réalité linguistique contestable, ces réserves gagnent, je crois, une importance considérable.)

3. NOTRE ENQUÊTE

De celui qui écrit ces lignes-ci, le dialecte du Pont Euxin, et spécialement le parler de Trébizonde, était sa langue maternelle. Ce parler, je l'ai parlé dès

mon enfance avec les réfugiés de toutes les régions du Pont (nos voisins étaient de Matsouca, de Cérasonte, de Samsun, de Sourména, de Fiséra, de Kars), insoupçonné de l'existence de l'infinif, jusqu'à ce qu'en tant qu'étudiant de l'Université, en 1953, j'aie écouté pour la première fois mon professeur de la linguistique de comprendre, parmi les éléments archaïques du dialecte pontique, même du maintien de l'infinif³⁸. Naturellement, ce fait nous a étonné tous les étudiants d'origine de Pont, mais alors orgueilleux de l'ancienneté et de la singularité de notre parler maternel³⁹, nous avons supposé qu'il s'agissait d'un élément vécu dans une période plus ancienne du dialecte, qui maintenant a disparu. Mais plus tard, une étude de ce thème plus attentive nous a convaincus que ces formes d'infinif ne sont pas considérées comme des éléments de langue mortes ou, au moins, fossilisées mais, même aujourd'hui, actives et vivantes. Et, alors, que pourrait-il arriver? D'une part, nous-mêmes, d'origine de Pont, avec comme langue maternelle un parler pontique, donc d'un sentiment de langue, voire développé, nous n'avions jamais parlé ni entendu ces types, et d'autre part, la recherche scientifique nous confirmait catégoriquement de leur existence en tant qu'éléments de langue vivants. La méthode la plus sûre pour envisager cette question et pour résoudre la contestation serait certes le recours à des monuments de langue du Pont pendant l'époque byzantine ou postbyzantine. De cette façon nous aurions la confirmation ou le démenti en ce qui concerne le sujet litigieux. Cependant, par malheur à notre recherche, cela ne peut s'effectuer parce que, comme écrit A. A. Papadopoulos en répondant à l'accusation⁴⁰ selon laquelle dans sa Grammaire historique n'examine pas les phénomènes linguistiques à la suite chronologique, "ils n'existent pas dans le dialecte de monuments du langage populaire plus anciens remontant jusqu'au temps médiéval [...] Donc j'ai par nécessité eu en vue l'état actuel du dialecte et j'ai interprété les lois fondamentales de la phonétique, de la morphologie, de l'étymologie et de la syntaxe"⁴¹. C'est pourquoi, j'ai estimé que le seul moyen pour avérer ce fait était le recours aux réfugiés âgés du Pont. A cette fin, j'ai préparé le questionnaire ci-dessous avec des phrases comprenant des infinitifs, toutes extraites de l'étude de G.

38. N. Andriotis, *Ἱστορία τῆς ἐλληνικῆς γλώσσας* [*Histoire de la langue grecque*] (cours universitaire), Thessalonique (s.d.), p. 62. Les types cités: ἀποθανεῖναι, μαθεῖναι, κόψ'ναι, χαρίσ'ναι, ἀγαπεθῆν', κοιμεθῆν'.

39. La même fierté ont montrée même les chercheurs; cf.. p. ex., G Soumélidès, *op. cit.*, p. 2621: "Des dialectes grecs seulement le parler du Pont maintient des types et de la syntaxe d'infinif" et A. A. Papadopoulos, *op. cit.*, p. 84: "dans le dialecte du Pont l'infinif a sa nature verbale intacte".

40. De A. Tsopanakis, *Byzantinische Zeitschrift* 49 (1956) 407-410.

41. A. A. Papadopoulos, «Ἡ ἱστορικὴ γραμματικὴ τῆς Ποντικῆς διαλέκτου» [*"La grammaire historique du dialecte de Pontos"*], (anti-critique), *Ἀρχεῖον Πόντου* 21 (1956) 127.

Soumélidès — qui, elles aussi, à peu près dans leur ensemble, ont été prises de l'étude de Deffner—; d'abord, pour une première recherche, je l'ai envoyé ou je l'ai apporté moi-même à cent à peu près vieux originaires de diverses régions du Pont. La question était si se disent maintenant ou si se disaient autrefois les phrases ci-dessous. En cas négatif, je leur priais de noter à côté comment se disent. Ensuite—pour une propagation un peu plus large—ce questionnaire je l'ai donné à publier dans la revue scientifique spéciale *'Αρχεῖον Πόντου*⁴², qui depuis cinquante ans environ s'occupe des recherches du pontique, ainsi que dans *Ποντιακά Νέα*, un journal pontique, édité chaque quinzaine, d'une parution large de caractère populaire. Dans tous les lieux cas, le questionnaire a été accompagné d'une lettre, dans laquelle je priais les réfugiés du Pont, lettrés ou non, qui avaient le pontique comme leur langue maternelle, de confirmer les phrases du questionnaire.

Mais voici donc les phrases du questionnaire:

ἐθέλεσεν κρατέσ'ναι με
κ' ἐπόρεσα λουστῆναι
κ' ἐπορεῖς ποισῆν'
πριχοῦν ἐλθεῖναι ἀτός, ἐκεῖνος ἔφυγεν
πριχοῦν ἀποθανεῖν', ἐψαλάφεσεν νά ἐλέπ' τὸν γιόν ἀτ'
τ' ἀνθρωπόπουλα πρὶν πεινασεῖν' μαγειρεῦνε
ἔμαθα ἐγὼ νά πλέκω, μαθέσ'ναι κ' ἐσὺ
μενῆναι ἕναν βράδον κι ἄλλο
δέσ'ναι τὸ ἄκυλιν κι ἐλάναι
ιδᾶ'ναι κ' ἐπεκεῖ ἐπάρ'ναι
εἶχεν στάξ'ναι ὀλίγον ἀπέσ' 'ς σὸ ποτήρ'
ἄς εἶχες ποισῆν'
ἄς εἶχες ἐρθεῖν'
ἄς εἶχες εὐκαιρώσ'ναι τὸ σταμνὶν
ἂν εἶχαν ἐξερεῖναι πὼς ἐκείνεν ἐράευσεν τοῦ βασιλέα ὁ γιόν
ὁ Θῶ'ν ἄς εἶχεν πάρ' τὴν ψῆ μ'
ἐσῆν νά μ' εἶχα ιδᾶ'ναι
ἐφήκανε σας σκαψήναιτε τὰ χωράφᾳ σουν τσαὶ κλαδεψήναιτε τὰ δέντρα σουν;
ἐποισήνες τὸ φαγίν κ' ἐπεκεῖ ἐρθᾶ'ναις
ποισέσ'ναι τὸ φαγίν κ' ἐπεκεῖ ἐρθᾶ'ναι
ἂν ἔμ'νες φτωχοί, εἶχαμε ἀποθανεῖναι ἄς' σὴν πείναν
ἂν ἔμουνες ἐφτωχοί, εἶχαμε ἀποθανεῖναιμε ἄς' σὸ λιμόν
ἂν εἶχαμε στάναι κι ἄλλο προκομμέν', εἶχαμε μαθεῖναι κι ἄλλα πολλὰ

42. *'Αρχεῖον Πόντου* 32 (1973-74) 359-360.

Cette recherche étendue a eu, comme d'ailleurs on attendait, des résultats suffisamment intéressants. Il faut accentuer tout d'abord que les sujets qui ont fait partie à la recherche (ou plus précisément, dont les réponses, je les ai prises en considération) étaient, tous, nés en Pont Euxin. Par cela j'aime souligner le fait que le pontique était pour eux la langue maternelle apprise dans son milieu naturel homogène. Et, bien sûr, tant de temps passé, donne le droit de soutenir que le pontique parlé aujourd'hui n'est plus celui d'hier, parce qu'il est venu en contact, dans le domaine hellénique, avec toutes les conséquences nécessaires, à d'autres parlers locaux, ou il a subi l'influence de la langue commune néo-grecque; mais ce fait, par rapport à l'objet de notre étude (étant la reconnaissance de certains types grammaticaux, très étranges d'ailleurs), n'avait aucune importance. Parce que la condition indispensable pour notre recherche était que les sujets disposent un sentiment de langue du pontique — condition complètement satisfaite.

De toutes les fiches recueillies une seule est positive dans tous à peu près les points. Sans que je puisse donner ici plus de détails de son rédacteur, parce que je décelerais son identité (et cela ne peut pas se faire), je dis seulement qu'il est un professeur des lettres à Athènes et collaborateur intime de A. A. Papadopoulos (voir infra, p. 170 sv.). C'est pourquoi même son témoignage est entièrement et objectivement contestable. Dans certaines autres fiches on trouve sporadiquement, et de toute façon très rarement, même des réponses positives. Cependant, la justesse même de ces réponses doit être, à mon avis, contestée pour les raisons suivantes: a) parce que dans un ensemble de 24 phrases sont confirmées une ou deux; b) parce qu'il semble que leur confirmation provient d'un malentendu. Par exemple, dans la phrase du questionnaire *ἄν εἶχαμε στάναι κι ἄλλο προκομμέν', εἶχαμε μαθεῖναι κι ἄλλα πολλά* est confirmé *εἶχαμε μαθεῖναι* mais en même temps est corrigé *εἶχαμε στάναι* en *εἶμεστιν*; ou, dans une autre fiche où est confirmée une phrase, la première phrase du questionnaire *ἔθέλεσεν κρατέσ'ναι με* est corrigée en *ἔθέλεσεν κρατέστε με*, ce qui reste sans aucun sens et dévoile que le sujet n'était pas attentif; dans un troisième cas, la phrase *δέσ'ναι τὸ ὄκυλιν κι ἐλάναι* est confirmée comme *δέσ'ναι τὸ ὄκυλιν κι ἐλᾶτε* (*δέσ'ναι* c'est maintenu, tandis que c'est corrigé *ἐλάναι*).

Dans un pourcentage écrasant (élevé à 98%) toutes les phrases données sont transcrites, en général, justement, c'est-à-dire en subjonctif ou en impératif à la place de l'infinitif. A titre indicatif, je donne certaines phrases:

ἔθέλεσεν κρατέσ'ναι με ~ *ἔθέλεσεν νά κρατῆ με*
κ' ἐπόρεσα λουστῆναι ~ *κ' ἐπόρεσα νά λούσκουμαι*
κ' ἐπορεῖς ποιῆν' ~ *κ' ἐπορεῖς νά εὐτᾶς ἅ(το)*

πριχοῦν ἐλθεῖναι ἀτός, ἐκεῖνος ἔφυγεν ~ πρὶν ἔρ'ται ἀτός, ἐκεῖνος ἔφυγεν· πριχοῦν ἀποθανεῖν', etc. ~ πρὶν ἀποθάν', ἐψαλάφεσεν etc.:

τ' ἀθρωπόπουλα πρὶν πεινασεῖν' μαγειρεῦνε ~ τ' ἀθρωπόπουλα πρὶν πεινοῦνε μαγειρεῦνε·

ἔμαθα ἐγὼ νὰ πλέκω, μαθέσ'ναι κ' ἐσὺ ~ [...] μάθα κ' ἐσύ·

μενῆναι ἕναν βράδον κι ἄλλο ~ μένον ἕναν βράδον κι ἄλλο·

δέσ'ναι τὸ σκυλὶν κι ἐλάναι ~ δέστεν τὸ σκυλὶν κι ἐλάτεν·

ἰδᾶ'ναι κ' ἐπεκεῖ ἐπάρ'ναι ~ τέρεν (ου τερέστεν) κ' ἐπεκεῖ ἔπαρ' (ου ἐπάρτεν)·

ἄς εἶχες ποισην' ~ ἄς ἐποίν'νες·

ἄς εἶχες ἐρθεῖν' ~ ἄς ἐρχουσ'νε·

ἄς εἶχες εὐκαιρῶσ'ναι τὸ σταμνὶν ~ ἄς εὐκαιρῶνες τὸ σταμνὶν, etc. etc.

L'observation générale sur les résultats de l'enquête c'est que non seulement ces types d'infinitif ne sont pas confirmés mais en plusieurs cas ils ont devenu incompréhensibles. C'est-à-dire que là où la structure de phrase n'aidait pas à sa compréhension, ces types d'infinitif ont été interprétés par diverses façons. Quelques exemples, très caractéristiques et assez fréquents, indiquant que ces types d'infinitif ont resté inconcevables:

a) la phrase κ' ἐπορεῖς ποισην' [qui veut signifier dans le pontique: κ' ἐπορεῖς νὰ εὐτᾶς ἄ(το)] est corrigée en (je juxtapose des réponses de divers sujets): κ' ἐπορεῖς κ' ἐσύ, κ' ἐπορεῖς ποῖσον, μήπως κ' ἐπορεῖς, κ' ἐμπορεῖς ψήμ', κ' ἐπόρεσα νὰ ποίν'να το, ἂν ἐπορης ποῖσον, etc.; b) la phrase ἔμαθα ἐγὼ νὰ πλέκω, μαθέσ'ναι κ' ἐσὺ (= ἔμαθα ἐγὼ νὰ πλέκω, μάθα κ' ἐσύ) c'est faite: ἔμαθα ἐγὼ νὰ πλέκω, μαθέσ'ναι καὶ ἐσέν—ἐγὼ ἔμαθα νὰ πλέκω, μαθεστε κ' ἐσεῖς—... μαθεστεν καὶ ἐσεῖς—... μαθεστεν καὶ σεῖς (changement du nombre, singulier ~ pluriel); c) la phrase ἰδᾶ'ναι κ' ἐπεκεῖ ἐπάρ'ναι (qui s'écrit en général justement: ἔλεπον κ' ἐπεκεῖ ἔπαρ' ου νὰ ἐλέπετεν κ' ἐπεκεῖ νὰ παίρετεν) se fait: ἔλα ἔλεπον καὶ ἔπαρ', ἀφοῦ εἶδεν ἄ' κ' ἐπεκεῖ ἐπῆρεν ἄ'; un sujet reconnaît qu'il ne peut la saisir; d) la phrase δέσ'ναι τὸ σκυλὶν κ' ἐλάναι [= δέσον (ου δέστεν) τὸ σκυλὶν κ' ἔλα (ου ἐλάτεν)] se fait: ἔλεπον τὸν σκύλον κ' ἔλα [confusion de δέσ'ναι (de δένω= je lie) avec ἐλέπω (je vois)]; e) d'autres malentendus largement étendus:

κ' ἐπεκεῖ ἐρθᾶ'ναις ~ κ' ἐπεκεῖ ἐρχομες, κ' ἐπεκεῖ ἐρθᾶ'ναι ~ κ' ἐπεκεῖ ἐρχομες, la dernière phrase ἂν εἶχαμε στάναι κι ἄλλο προκομμέν', εἶχαμε μαθεῖναι κι ἄλλα πολλά (qui veut dire ἂν ἐμ'νες κι ἄλλο προκομμέν', θὰ ἐμαθάναμε κι ἄλλα πολλά) ~ ἂν εἶχαμε στάνην (sic!) θὰ ἐμ'νες κι ἄλλο προκομμέν' θὰ ἐμαθάναμε κι ἄλλα πολλά, la phrase πριχοῦν ἐλθεῖναι ἀτός ~ πρὶν νὰ ῥχουσον ἐσὺ, ου πριχοῦν νὰ ἔρθεν ἀτός, la phrase εἶχεν στάξ'ναι ὀλίγον ~ στάξον ὀλίγον, etc.

4. L'EXPLICATION DE SON APPARITION

Puisque les monuments écrits “remontant jusqu’au temps médiéval”, d’après la phraséologie de A. A. Papadopoulos, sont absents du dialecte du Pont Euxin, pour vérifier l’authenticité d’un phénomène de langue, le chercheur a la possibilité suivante: si c’est d’origine de Pont et, donc, a un sentiment linguistique du pontique, il peut suivre son sentiment linguistique en le renforçant du matériel linguistique déjà thésaurisé. S’il n’est pas d’origine de Pont et, en conséquence, ne dispose pas le sentiment de langue, alors le seul que peut faire c’est le recours au matériel thésaurisé. Cependant, en ce cas il existe une difficulté réelle provenant de la précision à la transcription des textes dialectaux. Et cela, parce que les collectionneurs du matériel linguistique ou folklorique ne sont pas d’habitude savants spéciaux, mais de gens simples qui avaient l’ambition de contribuer à la conservation de ce matériel⁴³. La revue la plus sérieuse pour la présentation de ce matériel est, depuis 1928, l’organe du “Comité des Études de Pont” (Επιτροπή Ποντιακῶν Μελετῶν) fondé en 1927, Ἀρχεῖον Πόντου (*Archives du Pont*). Pourtant, même si on accepte que les collectionneurs ont transcrit justement le matériel linguistique, on a des raisons très positives à croire, comme nous allons le voir ci-dessous, que ce matériel au moment de sa publication a subi des modifications importantes.

L’image qui se présente devant le chercheur de ce si intéressant cas est, on peut dire, de deux faces: l’une représente les chercheurs d’origine de Pont et l’autre les étrangers. Ces derniers sont les moins responsables pour la création et le maintien de ce malentendu, parce que, ne disposant pas de sentiment de langue, étaient toujours obligés de suivre l’état linguistique qui leur se présentait par d’autres. Quand leurs renseignements sont justes, c’est-à-dire quand les phénomènes linguistiques que sont appelés à interpréter se posent devant eux d’une façon exacte, alors il y a des conditions d’être justes même leurs explications. Bien sûr, il n’est pas possible d’être juste l’explication —notamment dans un domaine tel qu’il est celui de la grammaire—qui cherche à interpréter des phénomènes inexactly présentés. Je pense que celui-ci est le cas de Deffner: ou bien il a été victime de renseignements inexacts ou bien a mal compris certains types semblables, et ce contresens l’a dirigé vers la généralisation d’un phénomène inexistant en effet. D’ailleurs, le caractère byzantin du dialecte, c’est-à-dire son maintien au stade évolutif de la période

43. Voir O. Lampsidès, «Ἡ γλωσσολογία ἐνώπιον μετοικισθέντος πληθυσμοῦ» [“La linguistique face à la population transmigree”], Ἀρχεῖον Πόντου 29 (1968) 79: “Notons que presque personne de collectionneurs n’avait une formation linguistique spéciale et qu’à peu près tous les collectionneurs s’occupaient pour la première fois d’un travail pareil. [...] ceux, en principe, étaient instituteurs ou même autres enseignants”.

postbyzantine, était facile de pousser, notamment un chercheur étranger ne disposant pas le sentiment du dialecte, à reconnaître dans le dialecte du Pont des types d'infinitif tels qu'ils sont rencontrés chez auteurs byzantins, comme *καλεῖναι*, *μαθεῖναι*, etc.⁴⁴, ou *συνανελθῆναι*, *εἰσελθῆναι*, *θανῆναι*, et, plus anciennement, *παρασχῖναι* (= *παρασχεῖν*)⁴⁵.

En face de cette généralisation de Deffner est confronté le fait suivant: dans les textes dialectaux publiés jusqu'aujourd'hui (des contes, des récits, des histoires, etc.), l'infinitif se présente d'une rareté excellente, pour qu'on ne dise presque guère⁴⁶. Par conséquent, même si nous accepterions comme réels ces types d'infinitif (comme nous verrons, nous avons des raisons sérieuses d'en douter), ce phénomène n'a pas la fréquence qui lui a été attribuée de façon que son usage soit généralisé⁴⁷.

Avant Deffner, c'est Savas Ioannidès qui dans son ouvrage, fondamental déjà sur l'histoire de Trébizonde, traite, trop sommairement à vrai dire, "du dialecte de Trébizonde"⁴⁸. Et bien qu'il se vante de l'authenticité de ce dialecte "qui est grec plus que d'autres dialectes populaires des Grecs qui se trouvent partout ailleurs", et il s'efforce à souligner "des mots les plus grecs et anciens, qui ne sont guère utilisés maintenant par les autres Grecs", malgré tout cela, il consacre à l'infinitif une ligne seulement: "L'infinitif est le plus souvent utilisé en Sourména et en Ofis". Pourtant, même cette mention reste très obscure, parce que nous ne pouvons pas comprendre ce qu'il entend par le terme d'infinitif (son renseignement est sans un exemple, ce qui ne se fait pas quand il parle d'autres formes, où il cite soigneusement des exemples): s'agit-il là de type d'un mot, tel qu'il existait chez les anciens, ou bien de la forme analysée de ce type, telle qu'elle se rencontre dans l'époque postérieure? Quoi que ce soit, le fait que l'auteur n'insiste pas particulièrement sur le phénomène est indicatif qu'il ne s'agit pas de maintien d'un archaïsme, digne d'une exaltation différente.

44. E. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, München 1934-39, vol. 1, p. 808 et vol. 2, p. 302.

45. Voir S. Kapsomenakis, *Voruntersuchungen zu einer Grammatik der Papyri der nachchristlichen Zeit*, München 1938, pp. 90-92, où il y a aussi une bibliographie sur ce sujet.

46. Cf., p. ex., *Ἀρχαῖον Πόντου* 11 (1941) 34: «Ἐλα, κόρ', ἄς φιλά'σκειμες πρὶν βρέξ'ναι, πρὶν ἄνίσ'ναι, πρὶν γομωθῆν' τ' ἀλλάκ' νερόν, τὰ κοτζορούμ' ἄδῶν» [un chant du village Stavrin (Σταυρίν')].

47. Voir A. A. Papadopoulos, *op. cit.*, p. 84 sv., du même auteur, *Ἱστορικὸν Λεξικὸν τῆς ποντικῆς διαλέκτου* [Dictionnaire historique du dialecte de Pontos], Athènes 1958-61, D. Oeconomidès, *op. cit.*, p. 61 sv., p. 80, p. 271 sv. et p. 288 sv., où est juxtaposée une forme d'infinitif à tout verbe, ce qui est, à mon avis, parfaitement schématique et arbitraire.

48. S. Ioannidès, *Ἱστορία καὶ στατιστικὴ Τραπεζούντος καὶ τῆς περὶ ταύτην χώρας ὡς καὶ τὰ περὶ τῆς ἐνταῦθα ἑλληνικῆς γλώσσης* [Histoire et statistique de Trébizonde et de la localité environnante aussi sur la langue grecque de cette région], Constantinople 1870, pp. 260-263.

Cependant, à ce point, nous sommes obligés de signaler que, dans son étude connue du parler de Trébizonde, E. Kousis (un connaisseur profond du pontique, bien que toutes ses explications ne soient pas aujourd'hui justes), dans un total de deux cents pages, se contente, à l'égard de l'infinitif, à la note suivante: "Même un aoriste des verbes passifs a été sauvé chez nous [c'est-à-dire au pontique] à l'infinitif en -ῆναι (γραφῆναι, καῆναι) dont la forme a été transférée même aux verbes actifs (εἰπῆναι, γραφῆναι), ce qui veut dire l'impératif dans le passé; (εἰπῆναι = ἐχρῆν σε εἰπεῖν, dans la langue populaire ἄς ἔλεγες); cet usage est tout à fait différent de celui des Grecs anciens [...]"⁴⁹ Il est également bien caractéristique que le même auteur dans la partie où fait mention du verbe et de sa conjugaison⁵⁰ rien ne réfère de l'infinitif. Comme il apparaît de ce fait, E. Kousis, lui d'origine de Pont, en effet—bien que ne se réfère pas à lui, ni même indirectement—réfute Deffner. Il ne s'agit pas seulement de l'usage mentionné de l'infinitif (usage qui nous étonne de son caractère particulier et de son extension tellement limitée, ainsi que du fait qu'il est inconnu d'autre part) qu'il ne se trouve en aucun contact avec ce qu'enseigne Deffner. Il est avant tout le fait que Kousis garde en effet le silence sur un élément grammatical d'une importance si capitale, voire dans le climat de son époque. Je crois que à ce silence de Kousis sur ce sujet n'a pas été attribuée l'importance qui lui fallait.

A cet égard, on peut trouver un bon témoignage de secours dans une brève étude d'A. Semenov, in *Glotta*⁵¹, où en traitant la conjugaison du verbe du pontique (pp. 103-106), insiste sur la forme de l'infinitif. Ainsi, l'infinitif du verbe γράφω est référé: νὰ γράφ', et du γράφουμαι (passif): νὰ γράφουμαι (bien qu', à vrai dire, il ne s'agit pas là d'infinitif, mais de subjonctif; cependant, cela peu importe à ce moment). Pour des verbes contractés (ἀγαπῶ, ἀγαπιούμαι) ne sont guère mentionnées de formes de l'infinitif.

Mais sauf Deffner et les autres chercheurs étrangers, il y a même ceux d'origine de Pont (D. Oeconomidès, G. Soumélidès, A. A. Papadopoulos, etc.) qui connaissaient bien l'état linguistique existant et disposaient un sentiment de langue. Comment faut-il expliquer leur attitude devant ce thème? Je crois que pour leur cas il y a la double réponse suivante: Puisqu'ils connaissaient que les formes mentionnées par Deffner à ce moment n'étaient pas à l'usage, il y avait deux hypothèses qui se passaient: soit ils ont supposé qu'elles étaient en usage plus anciennement, harmonisées, par ailleurs, parfaite-

49. E. Kousis, «Περὶ τῆς τραπεζουντίας διαλέκτου» ["Sur le dialecte de Trébizonde"], *Πλάτων* 7 (1885) 309.

50. E. Kousis, *op. cit.*, *Πλάτων* 9 (1887) 29-35.

51. A. Semenov, "Der nordpontische Dialekt des Neugriechischen", *Glotta* 23 (1935) 96-107.

ment avec celles qui étaient connues des auteurs byzantins (καλεῖναι, μαθεῖναι, etc., voir supra)⁵², soit ils n'ont eu le courage ou n'assumaient pas la responsabilité de renier, notamment dans le climat de la polémique fallmerayerienne, un élément d'archaïsme dialectal, si sérieux et unique.

Au maintien de cette théorie erronée, je suis tout à fait convaincu que la personnalité de Anthimos Papadopoulos—qui était ancien rédacteur, et plus tard directeur, du *Dictionnaire Historique de l'Académie d'Athènes*, ainsi que premier directeur de l'*Ἀρχαῖον Πόντου*— a essentiellement contribué. Non seulement parce que sur les points de vue plus anciens, d'habitude empiriquement exprimés, a imposé la gravité de son grand savoir (ce qui a été dit de lui c'est juste: "par son travail personnel et sa contribution infatigable a défini, pour bien des années, beaucoup de choses en ce qui concerne la recherche du dialecte du Pont"⁵³), mais même parce que tous les textes populaires publiés soit dans *Ἀρχαῖον Πόντου* soit ailleurs, par divers collectionneurs sont adaptés à ses perceptions linguistiques. Ce fait est d'importance entièrement particulière et doit entraîner notre attention, parce qu'il peut éclairer bien des points de notre sujet mais même, plus généralement, du dialecte. A. A. Papadopoulos en faisant lui-même distinction parmi les chants populaires authentiques, qui peuvent remonter jusqu'au temps de la prise de Constantinople, et ceux de deux vers contemporains, écrit-il: "Dans les premiers il y a même des mots archaïsés, parmi lesquels même quelques-uns inintelligibles du point de vue significatif; dans les autres, même des mots fictifs, créations d'inspiration momentanée des versificateurs [...] *De ceux-ci, j'ai enregistré tous ceux que j'ai crus qu'ils comprenaient la forme authentique du parler*"⁵⁴. De plus, son collaborateur intime, O. Lampsidès, Ph.D. et président déjà du "Comité des Études de Pont", écrit par rapport à cette activité de A. A. Papadopoulos: "C'est lui qui lisait, contrôlait, corrigeait et, plusieurs fois, copiait tous les textes dialectaux publiés dans *Ἀρχαῖον Πόντου* jusque même 16^e volume. Parfois, ces notes étaient publiées après le texte dialectal, et il était marqué qu'elles appartenaient à la direction du périodique [...],

52. Il est en effet curieux le fait d'exister une coïncidence (ou confusion) assez remarquable de types comptés pour infinitifs avec des types verbaux. Je fais mention de la Grammaire de D. Oeconomidès (pp. 287-324 et 335-346) (en tout cas, je crois qu'une enquête plus persistante donnerait des fruits plus riches): des infinitifs qui coïncident avec la 3^e personne du pluriel du présent (et du futur, du subjonctif et de l'impératif): infinitif σύρ'ν-ε, -3^e pers. pl. σύρ'ν-ε (fut. θά σύρ'ν-ε, subj. νά σύρ'ν-ε, impér. ἄς σύρ'ν-ε), ἐβγάλλ'ν-ε—ἐβγάλ'ν-ε, ἀδρόν'ν-ε, ἀνασπάλλ'ν-ε, ἀπολέκ'ν-ε, ἀψύν'ν-ε, βαρόν'ν-ε, μακρόν'ν-ε, σπείρ'ν-ε, στειλ'ν-ε, χονδρόν'ν-ε, ψάλ'ν-ε.

53. O. Lampsidès, *op. cit.*, p. 78.

54. A. A. Papadopoulos, *Ἱστορικὸν λεξικὸν τῆς ποντικῆς διαλέκτου* [*Dictionnaire historique du dialecte de Pontos*], vol. 1^{er}, Athènes 1958, p. II introd. (c'est nous qui soulignons).

tandis qu'il existe certainement même d'autres, pour lesquelles cependant n'a pas été faite mention qu'elles appartenaien à la direction"⁵⁵. Et plus bas : "La difficulté de distinguer un parler pontique authentique par les collectionneurs à cause de manque de formation scientifique a obligé le directeur du périodique *Ἀρχαῖον Πόντου* de devenir critique des textes envoyés chaque fois. Lui-même connaissait certes le parler d'Argyropole de Trébizonde et il avait examiné beaucoup de points du dialecte, en général, pontique. C'est pourquoi, en vérifiant linguistiquement les textes publiés, il définissait les cadres phonétiques rigoureux, dans lesquels classait chaque texte. *De telle manière en contrôlant les textes dialectaux il les corrigeait selon les perceptions de lui-même*. Cependant, notons que cette intervention était imposée, comme il a été dit ci-dessus, du manque de personnes spécialisées à la collection du matériel dialectal [...] Presque toujours les textes dialectaux, publiés du moins dans les premiers seize volumes de l'*Ἀρχαῖον Πόντου*, étaient copiés de nouveau par A. Papadopoulos avant d'être envoyés à l'imprimerie. Une exception a été faite seulement pour les collaborateurs connaisseurs déjà du système d'enregistrement, mais les textes même de ceux-ci étaient contrôlés soigneusement par A. Papadopoulos"⁵⁶. Jusqu'à quel point est parvenue l'intervention de A. A. Papadopoulos et combien a changé les textes dialectaux, cela n'est pas possible de le connaître. Pourtant, le fait qu'il est souligné bien caractéristiquement par O. Lampsidès est indicatif de son étendue; autrement, il ne serait pas question d'être exalté d'une façon si particulière.

5. CONCLUSIONS

Ce qui résultent de cette étude brève sont, je crois, les suivants :

1^o Les formes d'infinitif traitées par Deffner (et acceptées par la postérité) ne sont aujourd'hui confirmées ni par de sentiment de langue ni par aucun témoignage, oral ou écrit. Quelques exceptions, en tous cas très rares, comprises dans ce dernier cas (confirmation de certains types), sont attribuées soit à un malentendu évident (le cas des sujets de la recherche) soit à des raisons diverses (le cas de A. A. Papadopoulos). Quoiqu'il est impossible d'être accrédité que ces formes d'infinitif vivaient à l'époque où écrivait Deffner (1877) mais aujourd'hui elles ont disparu, cependant se fait la remarque que, puisque les sujets de notre recherche avaient de l'âge jusque même 85 ans, l'espace où atteint notre recherche doit être calculé plus d'un centenaire, c'est-à-dire qu'elle couvre parfaitement même l'époque de Deffner. (Certaine-

55. O. Lampsidès, *ibid.*

56. O. Lampsidès, *op. cit.*, p. 80 (c'est nous qui soulignons).

ment, reste le fait que même la recherche de Deffner couvre également un espace précédent de lui. Mais même ce cas ne peut pas avoir une importance spéciale, parce que les 5 ou 10 ou bien les 50 ans ne jouent pas de grand rôle en ce qui concerne un phénomène linguistique—de propagation, comme on croit, générale—, lequel ni apparaît ni disparaît d'emblée, comme par enchantement.)

2^o J'estime comme un élément principal pour renforcer mon point de vue, que l'infinitif est tout à fait absent du dialecte du Pont Euxin⁵⁷, le fait que là il n'y a guère de temps perfectifs composés de l'infinitif indéclinable: $\xi\chi\omega$ $\delta\acute{\epsilon}\sigma\epsilon\iota$, $\xi\chi\omega$ $\delta\epsilon\theta\eta$ ⁵⁸ de la langue néo-grecque. On pourrait certes supposer que cet argument peut être utilisé même inversement: les infinitifs indéclinables aux temps perfectifs n'existent pas, parce que sont les déclinables ce qui fonctionnent, c'est-à-dire que le dialecte n'a pas encore évolué vers ce stade du grec moderne. Cependant, ce contre-argument aurait sa valeur s'ils existaient les temps perfectifs formés d'une façon différente de celle du grec moderne. Pourtant ces temps-ci (parfait, plus-que-parfait, futur antérieur) sont entièrement absents du dialecte du Pont. Certainement Deffner mentionne, voire assez longuement⁵⁹, des formes déclinables du conditionnel passé avec une forme de plus-que-parfait, comme p.ex. $\grave{\alpha}\nu$ (ou $\nu\acute{\alpha}$) $\epsilon\acute{\iota}\chi\alpha$ $\kappa\omicron\upsilon\iota\zeta'$ ναι, $\epsilon\acute{\iota}\chi\epsilon\nu$ $\iota\delta\acute{\alpha}'$ ναι με— $\nu\acute{\alpha}$ $\epsilon\acute{\iota}\chi\epsilon\nu$ $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\pi'$ ναι (ou $\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\pi\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\iota$ ou $\iota\delta\epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\iota$) με, $\theta\acute{\alpha}$ $\acute{\epsilon}\pi\iota\acute{\alpha}\nu\epsilon$ με, etc., mais ces types-ci ($\epsilon\acute{\iota}\chi\alpha$ $\kappa\omicron\upsilon\iota\zeta'$ ναι, $\epsilon\acute{\iota}\chi\epsilon\nu$ $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\pi'$ ναι, etc.), tels qu'ils sont présentés seulement au plus-que-parfait et seulement dans l'expression de l'impossibilité, ont été considérés tant faibles, même par les partisans mêmes de Deffner, qu'ils n'ont pas été compris dans les grammaires du dialecte (cf. Oeconomidès et Papadopoulos). En effet, il serait très curieux le fait d'exister la possibilité d'être exprimé ce qui pourrait devenir dans le passé, et qui finalement n'a pas été effectué, et cela seulement à la forme: $\grave{\alpha}\nu$ $\epsilon\acute{\iota}\chi\alpha$ $\kappa\acute{\alpha}\mu\epsilon\iota$... (si j'aurais fait...), mais de ne pas pouvoir être exprimée la même chose à une forme positive: $\xi\chi\omega$ $\kappa\acute{\alpha}\mu\epsilon\iota$, $\epsilon\acute{\iota}\chi\alpha$ $\kappa\acute{\alpha}\mu\epsilon\iota$ (j'ai fait, j'avais fait). (Même cela soit considéré comme un élément schématique et artificiel introduit à cause, je le crois, d'une appréciation inexacte des phénomènes linguistiques (cf. p. 160 $\acute{\epsilon}\pi\acute{o}\rho'\nu\alpha$ $\sigma\tau\alpha\theta\eta$ ναι etc.)

3^o Au maintien de l'impression erronée que nous a laissée la théorie de Deffner j'estime la contribution de A. A. Papadopoulos fondamentale. Parce

57. Compte tenu d'une présence fonctionnelle, c'est-à-dire d'être des éléments linguistiquement vivant et fonctionnant; parce qu'il est probable d'exister des types byzantins fossilisés, mentionnés plus haut (p. 168), en tout cas extrêmement rares de façon à ne pas pouvoir prendre connaissance d'eux.

58. E. Schwyzer, *op. cit.*, vol. 2^e, p. 384.

59. M. Deffner, *op. cit.*, pp. 201-209.

que lui a imposé—par le moyen de l' *Ἀρχαῖον Πόντου* qui'il dirigeait pendant plusieurs années, voire au début de sa parution—ses perceptions linguistiques. Son intervention a atteint même à l'adaptation à ses convictions des textes dialectaux (contes, récits, chants, etc.) publiés dans le périodique. C'est pourquoi on ne peut s'appuyer ni à la forme probante ni à la crédibilité des exemples y puisés. En tout cas, et malgré ce fait, les exemples qu'on pourrait compiler des textes de l' *Ἀρχαῖον Πόντου*, par rapport à notre sujet, son en effet très peu.

6. BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Burguière P., *Histoire de l'infinif en grec*, Paris 1960.
- Constantinides (Macedo) G., *De infinitivi linguae graecae vulgaris forma et usu*, Strasbourg 1878.
- Dawkins R., "Notes on the Study of the Modern Greek of Pontos", *Byzantion* 6 (1931) 389-400.
- Deffner M., "Die Infinitive in den pontischen Dialekten und die zusammengesetzten im Neugriechischen", *Monatsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Berlin 1878.
- Fallmerayer Ph., *Fragmente aus dem Orient*, Leipzig 1845.
- Hesseling D., "Essai historique sur l'infinif grec", *Études de philologie néo-grecque...* publiées par J. Psichari, Paris 1892.
- Ioannidès S., *Ἱστορία καὶ στατιστικὴ Τραπεζοῦντος καὶ τῆς περὶ ταύτην χώρας ὡς καὶ τὰ περὶ τῆς ἐνταῦθα ἑλληνικῆς γλώσσης* [*Histoire et statistique de Trébizonde et de la localité environante aussi sur la langue grecque de cette région*], Constantinople 1870.
- Jolly J., *Geschichte des Infinitivs im Indogermanischen*, München 1873.
- Kapsomenakis S., *Voruntersuchungen zu einer Grammatik der Papyri der nachchristlichen Zeit*, München 1938.
- Kousis E., «Περὶ τῆς τραπεζοῦντίας διαλέκτου» ["Sur le dialecte de Trébizonde"], *Πλάτων* 5-12 (1883-1890).
- Meyer W., *Simon Portius, Grammatica linguae graecae vulgaris*, Paris 1889.
- Miklosich F., *Die slavischen Elemente im Neugriechischen*, Wien 1870.
- Oeconomidès D., *Γραμματικὴ τῆς ἑλληνικῆς διαλέκτου τοῦ Πόντου* [*Grammaire du dialecte grec de Pontos*], Athènes 1958.
- Ouspensky Th. - Benechevitch V., *Actes de Vazélon* (matériaux pour servir à l'histoire de la propriété rurale et monastique à Byzance aux XIII^e-XV^e siècles), Leningrad 1927.
- Papadopoulos A.A., «Συμβολὴ εἰς τὴν ἔρευναν τῆς ποντιακῆς διαλέκτου» ["Contribution à la recherche du dialecte de Pontos"], *Ἀθηνᾶ* 45 (1933) 15-48.
- Papadopoulos A.A., *Ἱστορικὴ γραμματικὴ τῆς ποντιακῆς διαλέκτου* [*Grammaire historique du dialecte de Pontos*], Athènes 1955.
- Papadopoulos A.A., «Ἡ σημασία τοῦ ἀπαρεμφάτου» ["La signification de l'infinif"], *Ἀρχαῖον Πόντου* 21 (1956) 100-101.
- Papadopoulos A.A., *Ἱστορικὸν λεξικὸν τῆς ποντιακῆς διαλέκτου* [*Dictionnaire historique du dialecte de Pontos*], Athènes 1958-1961.
- Psaltès S., *Grammatik der byzantinischen Chroniken*, Göttingen 1913.

- Sandfeld K., *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*, Paris 1930.
- Schwyzler E., *Griechische Grammatik*, München 1934-53.
- Semenov A., “Der nordpontische Dialekt des Neugriechischen”, *Glotta* 23 (1935) 96-107.
- Soumélidès G., «Τὸ ἀπαρέμφατον εἰς τὸ ἰδίωμα τοῦ Πόντου» [“L’infinitif dans le dialecte de Pontos”], *Ποντιακὴ Ἑστία*, fascicule 5/6 (1954) 2621-2622.